

## Créditez, créditez, il en restera toujours quelque chose

Maurizio Lazzarato, *La fabrique de l'homme endetté : essai sur la condition néolibérale*, Amsterdam, 2011, 123 p.

Éric Pineault

Number 299, Spring 2013

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/68815ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Pineault, É. (2013). Review of [Créditez, créditez, il en restera toujours quelque chose / Maurizio Lazzarato, *La fabrique de l'homme endetté : essai sur la condition néolibérale*, Amsterdam, 2011, 123 p.] *Liberté*, (299), 45–45.

# Créditez, créditez, il en restera toujours quelque chose

La dette comme nouvelle servitude volontaire ?  
Retour sur un phénomène contemporain.

ÉRIC PINEAULT

« **C**A NOUS A PRIS dix ans pour construire le problème de la dette de l'État dans l'opinion publique, à faire rentrer dans la tête des gens que c'était une priorité, mais là ça va trop loin, on a perdu le contrôle sur la question. » La question de la dette, une fabrication idéologique ? À en croire la confession d'un *spin doctor* à la SRC, oui. Un idéologue au cœur d'un processus de subjectivation qui fait de nous tous des endettés. Lazzarato ajouterait que cet idéologue agit d'autant plus sur nos représentations de l'État et du politique que nous sommes rongés par le sentiment de faute et de culpabilité qu'engendrent nos dettes privées. Les Joe Pickup du Québec qui se reconnaissent dans une litanie néolibérale marquée par la haine de l'État social, de sa fiscalité, et par la peur de la dette publique ne font, finalement, que transférer sur la société l'angoisse qu'ils éprouvent devant leur Visa et leurs marges de crédit. Au Québec, cette transition vers l'économie de la dette s'est amorcée avec le sommet socio-économique de 1996 sur le déficit zéro organisé par Lucien Bouchard, et poursuivie grâce au travail idéologique des Lucides sur l'opinion publique, leurs multiples et incessants passages dans les médias.

La figure de l'homme endetté est un puissant levier de transformation des rapports sociaux, de mise au pas du politique et surtout de production d'un sujet façonné par la culpabilité, travaillé par la crainte de rompre sa promesse de paiement.

La thèse de Lazzarato est que le néolibé-

ralisme, qui s'est construit par un processus d'économie politique au cours de plusieurs décennies, se traduit aujourd'hui par la production d'une « économie de la dette ». Dans cette économie, « La dette agit à la fois comme

**MAURIZIO LAZZARATO**  
**La fabrique de l'homme endetté : essai sur la condition néolibérale,**  
**Amsterdam, 2011, 123 p.**

machine de "prédation" ou de "ponction" sur la société dans son ensemble, comme un instrument de prescription et de gestion macro-économique, et comme dispositif de redistribution des revenus. » Cette forme du capitalisme contemporain se caractérise donc par une lutte des classes entre créanciers et débiteurs.

Notre société met tout en place pour faciliter l'endettement : des banques que l'on ne connaît pas nous sollicitent pour nous offrir une énième carte de crédit, on accroche des marges de crédit à nos hypothèques, à nos comptes bancaires, on emprunte pour nos études, pour nos vacances et même pour nos REER – soit pour épargner ! Loin d'être contingentes, les dettes, privées ou publiques, sont des constructions *délibérées* destinées à asseoir une forme particulière du pouvoir social : celle de la propriété capitaliste.

Pour Lazzarato, la propriété capitaliste prend dès lors la forme de droits sur des débiteurs, individuels ou collectifs. Le revenu capitaliste se présente comme une rente et l'accumulation capitaliste comme le monopole de la capacité à endetter. Ainsi découvre-t-il que l'ultime forme de ce pouvoir est le monnayage privé, c'est-à-dire le droit et la capacité de battre une « monnaie-crédit » et de l'imposer à l'économie en endettant celui qui la demande. Ce pouvoir, monopolisé par les banques privées depuis l'origine du capitalisme

moderne, est désormais hégémonique. Celui qui peut créer de la monnaie peut, en effet, endetter l'autre à l'infini !

Si Marx faisait de la capture du temps de travail la forme même de l'exploitation, Lazzarato affirme pour sa part que dans l'économie de la dette, le temps capturé est d'une tout autre nature ; en dépensant aujourd'hui l'argent qu'il promet de rembourser demain, le débiteur objective « son avenir ». La promesse de remboursement est un piège, car celui qui endette s'approprie l'avenir du débiteur.

Comment sortir de l'économie de la dette ? Pour Lazzarato, la réponse se trouve dans la nature même du sujet fabriqué par le néolibéralisme. L'homme endetté serait transversal par rapport à toutes les autres dispositions subjectives engendrées par la modernité et le capitalisme. Privément et politiquement, nous sommes tous et toutes endettés. C'est donc à titre de sujet de l'endettement que nous pouvons agir. La transversalité de la figure de l'endetté implique qu'elle peut se combiner et se recombiner, sans les effacer, avec toutes les autres figures de l'oppression, de la domination et de l'exclusion. Chacune peut donc servir de modèle de résistance. Mais comment résister ?

C'est ici que l'analyse de Lazzarato devient à la fois extrêmement séduisante et limitée, puisqu'il propose de refuser de payer. La dette n'étant pas une question économique, agir en fonction de son credo d'austérité n'amenuise pas l'instabilité financière et ne détourne pas les économies capitalistes d'une trajectoire qui mène à la stagnation comme à la crise. Il faut donc non seulement « annuler les dettes [...], revendiquer la faillite [...], mais sortir de la morale de la dette et du discours dans lequel elle nous enferme. » Et Lazzarato de conclure : « Toute justification vous rend déjà coupable ! »

Une des limites importantes de cet essai est qu'on se demande tout au long de l'ouvrage qui peut bien être cette élite qui nous endette, nous domine et nous contraint à la subjectivation de débiteur. Or, Lazzarato nous en apprend fort peu sur ces fabricants de dettes, le créancier demeurant un spectre qui agit par on ne sait quel corps, à partir d'on ne sait quel lieu. Dès lors, comment lutter contre lui ? La financiarisation n'est pas seulement la massification de l'endettement. C'est aussi la massification du placement, de l'investissement financier qui font des hommes endettés de petits rentiers qui cèdent leur épargne à une élite qui la gère comme son capital. Mais ça, c'est une autre histoire qu'il faudra raconter pour compléter le travail passionnant et inspirant de Lazzarato. **L**